Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTERAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIII. PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 10 MARS, 1877. NO. 19.

Le Louisianais.

JOURNAL OFFICIEL

—DE LA—

Paroisse St. Jacques.

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,

EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

$5,00 PAR ANNEE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion.....$1,50.

Par carré de chaque publication subséquente ..... 75.

Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchoupitoulas St., No. 15.

St.-Jacques, St.-Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Just Comes, Donaldsonville.

Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.

Nouvelle-Ibérie:—Auguste Girod.

Vacherie:—Morris Feitel.

GRANT ET HAYES.

I.

Grant est parti, Hayes est venu.

Et la terre tourne encore.

Causons de cela, et causons de ces hommes.

Mais causons-en comme il convient d'en causer, c'est-à-dire simplement, sagement, sans passion, sans enthousiasme et sans lyrisme.

Pourquoi du lyrisme?

N'oublions pas qui nous sommes, [illegible] nous sommes, et que nous avons [illegible] suprême avantage de vivre en [illegible] temps très bourgeois.

[illegible] vivons en prose.

[illegible] n'avons point à chanter la [illegible]le épopée des grands hom[illegible] grandes choses et des g[illegible]ours.

[illegible]re période héroïque est passée. [illegible]éros de la révolution américai[illegible] morts depuis longtemps, et oub[illegible]. Les patriotes du quart d'heure, gens de prudence et de précaution, sont ceux qui tirent adroitement la couverte à eux, ignorent les choses du dévouement et du sacrifice, et deviennent tout bonnement souverains par l'influence de l'or et l'omnipotence du million.

Car la patrie est désormais une importante maison de commerce, une boutique, si vous aimez mieux, où l'on brasse intelligemment et hardiment des affaires de tout genre, de tout profit et de toute moralité.

Et ce sont les avocats, gens du litigieux et du contentieux, qui en balancent plus ou moins habilement les livres, la caisse et la conscience.

Demandez aux *Quinze*.

C'est donc en prose qu'il convient de parler, en style d'affaires. Les majestueux mots du droit, de liberté, de justice, d'honneur, de patriotisme, d'héroïsme et de gloire, bons pour l'école, sont ridicules dans la boutique.

On nous rirait au nez si nous les employions.

Que si on les fait encore retentir au Capitole, au Congrès, à certains moments et pour certains anniversaires, c'est purement et simplement par habitude, par réminiscence, pour la foule naïve et les gens de l'extérieur. Mais nous n'y croyons pas. Nous sommes bien trop sérieux et trop politiques! Et si les journalistes, qui sont enfileurs de mots et vendeurs de phrases, s'en servent parfois dans les grandes cérémonies politiques et nationales, c'est que les friperies du passé sont une partie de leur bagage et constituent la garde-robe de leur métier. Les mots sont une enseigne. Brillants, étranges, d'une certaine couleur et d'une certaine sonorité, ils attirent les chalands et trompent les sots.

Oui, en vérité, nous vivons en des temps très peu héroïques, très bourgeois, et selon le niveau intellectuel et moral des épiciers. Notre république, avec ses trente-huit étoiles, est tout bonnement une maison de commerce où les grands sentiments n'ont pas cours, où les grands hommes sont des personnalités très ordinaires, où les chants épiques et les glorieux alexandrins n'ont ni valeur ni raison d'être, où, à l'heure présente, cent ans après la fondation de la république, quand un président descend de son sommet et le cède à son successeur, on doit dire avec autant d'indifférence que d'insouciance: Grant est parti, Hayes est venu.

II.

Grant est parti.

Bon voyage.

Car l'ex-président, paraît-il, va voyager et promener ça et là sa taciturnité bien connue et ses fatigues glorieuses. Quatre années de harnais militaire et huit années de présidence laborieuse lui donnent certainement ce droit. Le pays, pour le moment, n'a pas besoin de ses services administratifs et guerriers.

Grant est riche, dit-on. Ses amis le sont également. Et c'est juste.

Grant pourra donc voyager convenablement, comme il sied à l'homme qui fut pendant douze années le premier personnage de son pays et de la république, et qui, n'en doutez point, si Dieu lui prête vie, n'a pas fini son rôle militaire et politique pour les Américains de ce siècle et de cette génération.

Il ira donc aux Antilles. Quelque chose de mystérieux l'attire de ce côté. Les Etats-Unis ont besoin d'allonger la main et le bras dans cette direction méridionale. Car il n'est pas rationnel, ni juste, que l'Europe possède exclusivement le magnifique archipel de l'Amérique, et que les Etats-Unis, si puissants, si souverains, si fièrement américains, n'y aient pas même un pied à terre, un port d'abri et une station navale. Grant, en plus d'un message présidentiel, a laissé percer les convoitises du peuple des Etats-Unis à l'endroit des Antilles.

Puis Grant ira en Europe.

En Europe, vieux monde des enthousiasmes naïfs, où la démocratie américaine a toutes les grandeurs et toutes les splendeurs de l'espérance et du lointain, notre ex-président sera certainement accueilli comme le plus glorieux des souverains de la terre. Chacun lui fera fête. Sa présence sera un honneur. On se la disputera. Les empires et les républiques le feront asseoir à leurs tables. Le czar, son ami depuis longtemps, lui donnera l'accolade fraternelle; Bismark, son cousin, lui offrira ses meilleurs cigares et son meilleur rack; la reine d'Angleterre, sa royale parente, lui fera les honneurs d'une chasse au renard dans les montagnes d'Ecosse, et Mac-Mahon, général aussi, galopant à ses côtés, lui procurera le plaisir d'une grande revue militaire au Champ de Mars. Car l'Europe est une vieille courtisane à l'endroit de la jeune république des Etats-Unis.

Bon voyage à monsieur Grant.

Souhaitons-lui des vents favorables.

Mais s'il ne nous est pas permis de comparer son patriotisme et son désintéressement au patriotisme et au désintéressement de Washington, qui fut le Père de la Patrie, nous pouvons cependant dire, sans vouloir porter un jugement définitif sur ce singulier patriote, que Grant a fait preuve d'une modération à laquelle nous n'avions pas tout à fait le droit de nous attendre. Il est sorti tout simplement de la Maison Blanche, sans bruit, sans fracas, content ou paraissait content. Et cependant s'il eût voulu, si le taciturne eût été un César, il aurait facilement pu rester où il était. La résistance n'aurait pas été formidable. Le peuple américain, marchand, corrompu et pacifique, se serait volontiers accommodé de Grant.

Mais Grant reparaîtra dans quatre ans, peut-être même avant cette époque.

III.

Hayes est venu.

Salut à Hayes.

Hayes est maintenant l'hôte de la *Maison Blanche* des présidents respectés et honorés.

Car le tribunal des *Quinze*, grand Bureau national des retours électoraux, a proclamé à l'Amérique et au monde, *urbi et orbi*, comme à l'élection d'un Pape par le suprême conclave des cardinaux, que Hayes, gouverneur de l'Ohio, avait bien, dûment et légalement été élu président de la république des Etats-Unis.

Nous aurions mauvaise grâce et mauvaise foi à en douter. Les gros mots de fraude et d'usurpation seraient des mots trop gros. Il serait absurde de s'élever en faux contre la décision et la déclaration d'un tribunal auguste. L'arrêt est définitif. Les *Quinze*, quinze avocats, ont dit la vérité. Laissons à Tilden seul le droit de murmurer et de protester. L'on sait ce que valent les murmures et les protestations d'un ambitieux déçu et d'un *réformateur* mis à la réforme.

La république, voyez-vous, est comme la femme de César. Elle ne doit pas même être soupçonnée. Honni soit qui mal y pense! Et ceux-là seraient des menteurs, des calomniateurs, des infâmes, et pis encore, qui auraient vu la femme de César, dans l'ombre des Mystères sacrés, son mari étant grand pontife, commettre l'affreux crime et l'horrible profanation. La femme de César est chaste, chaste comme son mari. Ce n'est pas dans une semblable famille que se commet l'adultère. Et la république américaine, qui croit en Dieu, qui a des principes d'honneur, qui est bien élevée, dont la sagesse et la morale sont parfaitement connues, est aussi pure et aussi irréprochable que la femme du glorieux vainqueur des Gaules. Elle n'a point d'amants. Personne ne l'a vendue et livrée à Hayes. C'est librement, volontairement et honnêtement qu'elle s'est donnée à l'honnête gouverneur de l'Ohio. Le mariage a été correct et légitime. Elle a dit oui. Les témoins étaient là. Les prêtres ont officié en plein jour. Le vieux juge Bradley peut affirmer sur l'honneur qu'aucune violence n'a été commise et que les deux fiancés s'aimaient d'amour tendre. Wells lui-même jure que tout s'est passé selon les rites sacrés. Est-ce qu'elle proteste contre la force? Entendez-vous des murmures, des cris et des coups? Le peuple est satisfait. Les adversaires de Hayes eux-mêmes sont aux petits soins pour le nouveau président. Ils l'avaient méconnu. C'est un homme de beaucoup de sagesse et de patriotisme. Il nous rendra tous heureux. Son administration sera intelligente, bienveillante et réparatrice. Et de grandes choses, des choses inouïes et merveilleuses, n'en doutons pas, s'accompliront pendant les quatre années présidentielles qui vont suivre l'inauguration de Rutherford B. Hayes.

Rutherford n'est pas un nom ordinaire, vulgaire et commun.

Et c'est un dimanche, *dies Domini*, que pour la première fois depuis un siècle, qu'a été assermenté un président de la république des Etats-Unis.

IV.

Saluons donc le président Hayes, et de bonne grâce.

Ayons également confiance en lui.

Du reste, on le dit honnête homme, comme aussi homme habile. Il croit certainement en Dieu, puisque cet homme d'Etat, dans les deux premiers petits discours qu'il a prononcés avant son inauguration, doute de ses lumières, de ses capacités et de sa suffisance, mais s'en rapporte au Tout Puissant pour la grandeur de la tâche à remplir. Cela est bien, avouons-le, et parfaitement américain. La vieille Europe, sceptique, athée et révolutionnaire, n'a point de ces égards et de ces convenances pour le Tout Puissant.

Croyons donc fermement que Hayes, avec le concours et le coup de main de Dieu, après le concours et le coup de main de Wells et du tribunal des *Quinze*, se montrera à la hauteur de la tâche imposée et prouvera une fois de plus que l'Amérique est un grand pays.

Il sera certainement modéré, conciliant et ferme. Son parti, avec lui, se débarrassera des scories et des impuretés qui le souillent. Les généraux ne seront plus vils comme Babcock, les ministres ne trafiqueront plus comme Belknap, les ambassadeurs ne fabriqueront plus de fausse monnaie comme Schenk, les fonctionnaires publics, petits et grands, d'en haut et d'en bas, croieront en Dieu comme Hayes et seront des modèles de probité, de désintéressement et de patriotisme. Ce sera la régénération. Les mœurs, si mauvaises aujourd'hui, seront très bonnes demain. La politique, un trou punais, deviendra une maison habitable, et les paroles des politiciens seront désormais paroles d'or et paroles d'évangile. Le Tout Puissant, co-opérateur du président Hayes, accomplira ces choses. Wheeler, lui-même, l'habile homme des compromis américains, sera d'un puissant secours à Hayes et au Tout Puissant.

De quoi pourrions-nous raisonnablement nous plaindre, et n'avons-nous pas le gouvernement que nous désirons, que nous voulons et que nous méritons? Est-ce que le Sud, par exemple, ne doit pas de la reconnaissance au nouveau président? Car Hayes, de l'Ohio, du pays des pommiers, adopte ou va adopter vis-à-vis du Sud une politique de grandeur d'âme et de longanimité sans pareille. Plus d'intervention et de baïonnettes brutales. Les Etats retrouveront une partie de leurs droits perdus ou confisqués. Ils s'administreront presque à leur guise. Ils pourront même, si bon leur semble, modifier leurs Bureaux des retours et leurs Constitutions. La Nouvelle-Angleterre leur vendra ses morues et ses *yankee notions* à bon marché. Inutile de dire que la fraternité la plus réelle et la plus complète existera désormais entre ceux du Nord, de l'Est, du Centre, de l'Ouest et du Sud, et que les Etats-Unis, avec Hayes et Wheeler, comme aussi avec l'aide du Tout Puissant, auront admirablement doublé le formidable Cap du Centenaire.

Aussi, bien que nous ayons dit au début que nous serions sans lyrisme et sans enthousiasme à l'endroit des hommes et des choses du jour, nous ne pouvons pas terminer cette rapsodie étrange sans crier: Vive Hayes!

INAUGURATION.

Oui, parbleu, il faut faire comme les autres, c'est-à-dire crier: *Hurrah for* Hayes!

Hayes est inauguré.

Il a même, au jour de son inauguration, prononcé un très beau discours, un discours que l'on admire beaucoup, et qui, mieux que les précédents, parle du Tout Puissant de Grant et d'Abraham Lincoln.

Oui, le président Hayes a parlé en grands termes, en phrases très longues, de la pacification permanente du pays par l'application des principes et des mesures qui garantissent une protection complète à tous les citoyens dans l'exercice de leurs droits constitutionnels.—Il veut le *self-gouvernement* pour les Etats du Sud comme pour les Etats du Nord. Mais le gouvernement local—et c'est juste—doit reconnaître et maintenir l'inviolabilité des droits de tous. —Hayes affirme qu'il ne faut point être partisan, démocrate ou républicain, dans les questions qui intéressent la raison, la justice et l'humanité.—Il voit le remède aux maux du Sud dans l'harmonie des deux races, dans le travail, dans l'éducation, dans la morale.—Il prétend avec raison que le meilleur fonctionnaire public est celui qui sert le mieux son pays, et celui qui sert son pays avant son parti. Il est favorable aux réformes administratives et à l'économie.—Quand il aborde la question des finances, il parle *or* et non *papier*. Les *green backs* ressemblent trop à des chiffons ou à des assignats.—Quant à la politique étrangère, d'après Hayes, elle doit être celle de l'arbitrage avant d'être celle du canon. La paix vaut mieux que la guerre, et des marchands ne doivent être ni belliqueux ni querelleurs.—Mais lorsqu'il touche à la question électorale et présidentielle, au point brûlant et douloureux, il ne trouve rien de mieux à dire que ces mots, qui sont son oraison et sa péroraison: "Soumis à la direction de cette divinité qui règle les destinées des hommes, des nations et des peuples, je vous invite, sénateurs et représentants, citoyens et juges, à vous unir à moi, ici et partout, étroitement et sans méfiance, dans un effort sincère pour assurer à notre pays les grands bienfaits de la prospérité nationale, de la justice, de la paix et de l'union. Cette union doit être faite de bonne volonté, de liberté et de dévouement. Car il faut que la paix, le bonheur, la vérité, la justice, la religion et la piété s'établissent parmi nous et règnent à travers les générations de l'avenir et des siècles."

Le président Hayes est un lettré, un *scholar*.

A merveille.

LOUISIANE.

Grant n'est plus, Hayes est.

Grant, aux dernières heures de sa vie présidentielle, a voulu se faire pardonner sa brutalité à l'endroit de la Louisiane.

Il a résisté aux obsessions de Kellogg et autres. Impartial, il a été juste.

Mais Grant n'est plus.

Et le maître, car les républiques, elles aussi, ont des maîtres, est présentement Rutherford B. Hayes.

Mais que va décider et faire le maître nouveau? Quelle sera sa politique à l'endroit de la Louisiane? Sera-t-elle de fer ou de justice, de bienveillance ou de rigueur? Abandonnera-t-il Packard, un *élu* comme lui, ou l'imposera-t-il à un peuple qui n'en veut pas, ne peut pas en vouloir, ne la jamais élu et voulu? Dites-nous, s'il vous plaît, et d'une façon positive, ce qui se passera demain, et si la Louisiane, libre comme les autres Etats, affranchie et laissée à sa conscience, aura le gouvernement de son choix, de son élection, de son intérêt, c'est-à-dire de Nicholls et de Wiltz?

Quien sabe?

En bonne et rigoureuse logique, si Hayes est président des Etats-Unis, Packard ne saurait être gouverneur du Maine. Mais la logique, en politique, n'est utile que lorsqu'elle sert. Et le parti républicain, vainqueur Dieu sait à quel prix, en réalité vaincu par sa politique de violence, d'intervention et de carpet-baggisme, veut, paraît-il, lâcher la Louisiane et la Caroline du Sud. Ces deux fardeaux écraseraient la nouvelle administration. Il faudrait constamment intervenir et frapper. Cela n'en finirait jamais. Toute la politique des Etats-Unis serait l'éternelle question louisianaise. Le président, le Congrès, la presse et la nation n'auraient d'yeux, d'oreilles, de nez, de bouches, de mains, de dents et de plumes que pour la Louisiane. Ce serait absurde. Au reste, Hayes, dans son discours d'inauguration, a parlé du *self-government* d'une manière parfaitement convenable. Il est plein de très bonnes intentions. Il ne sera point partisan. Donc, il est logique que Packard cède la place à Nicholls.

Quant à la Louisiane, indifférente à l'inauguration de Hayes, ne s'en préoccupant ni peu ni prou, désintéressée de la question nationale et de la question présidentielle, punie et payée pour y avoir jadis pris une part très active, très courageuse et très inutile, qu'elle se réjouisse, après les longues épreuves qu'elle a subies, les injustices qui lui ont été faites, voire même les cruelles violences dont elle portera longtemps les traces, de conserver les hommes qu'elle a choisis, qu'elle a élus, qu'elle aime, en qui elle a mis sa confiance, ses espérances et sa foi.

La Louisiane doit travailler pour la Louisiane.

Que si les partis l'accusent d'égoïsme, elle pourra leur montrer ses blessures et ses cicatrices.

PROCLAMATION.

—DU—

Gouverneur de la Louisiane.

Département de l'Exécutif,
Nouvelle-Orléans, 2 mars 1877.

AU PEUPLE DE LA LOUISIANE:

Je vous félicite de votre conduite et de votre respect pour l'ordre et pour la légalité pendant les mois d'anxiété et d'épreuve qui viennent de s'écouler. L'histoire de cette période, en ce qui vous concerne, atteste l'exercice constant des vertus civiques les plus élevées.

La situation de vos affaires, en ce moment, demande plus que jamais la plus grande fermeté alliée à la modération et au dévouement aux principes.

Nous avons maintenant l'assurance que notre Etat est sur le point de reprendre sa position légitime dans l'Union des Etats et le contrôle de ses propres affaires.

Vous devez, en conséquence, continuer à maintenir la paix publique, vous abstenir de toute violence, et laisser à ceux qui ont charge du gouvernement la responsabilité d'exécuter les lois.

Dans l'histoire future de notre Etat, reconnaissons et respectons le fait que toutes les distinctions de classe et de race devant la loi sont et resteront abolies.

Accordons honnêtement à chaque citoyen, sans aucune distinction, la mesure complète de ses droits et un titre égal aux bienfaits et à la protection de la loi, afin que tous, sous la bénédiction de Dieu, puissent contribuer à amener une ère de bons sentiments, de paix et de prospérité.

En conséquence, moi, Francis T. Nicholls, gouverneur de l'Etat de la Louisiane, lance cette proclamation pour recommander à toute personne le maintien de la paix, l'obéissance à la loi et le respect des droits de toutes les personnes, et je recommande d'entretenir de bons sentiments et l'esprit d'harmonie entre toutes les classes.

FRANCIS T. NICHOLLS,
Gouverneur de la Louisiane.

ICI ET AILLEURS.

LE LOUISIANAIS.—Comme nous l'avions promis à nos très fidèles lecteurs, et très courageux, nous donnons enfin une seconde feuille au *Louisianais*.

C'est plus convenable, plus décent, moins feuille de figuier et moins primitif.

Le *Louisianais* en vaudra-t-il mieux pour cela?

Sincèrement, en bonne conscience, parcequ'il faut dire le vérité, nous ne le croyons pas.

Il sera toujours l'humble et pauvre feuille du village, la modeste feuille franco-acadienne de St. Jacques. Il se doit à son origine, et c'est là son rôle et son sort. Il ne s'en plaint pas. Les grands horizons ne lui conviennent point. Il n'a pas l'aile et l'envergure pour les audacieuses bordées dans l'infini. *Humilis sum.*

Mais il demande au moins, comme droit à la vie, le droit de réaffirmer en cette circonstance sa sincérité, sa fidélité, sa bonne volonté et son dévouement à la cause, au pays et aux hommes qu'il sert depuis bientôt quinze ans.

Il nous serait cruel de penser qu'on en doute. Et ceux qui en douteraient seraient certainement injustes. Car le *Louisianais* a pu être un serviteur inhabile, maladroit, voire même très gauche; mais il réclame le mérite d'avoir été constamment loyal, désintéressé et franc. Sa langue, du reste, était la langue française, c'est-à-dire la langue franche par excellence.

Quant à ceux qui lui reprocheraient de n'avoir point été servile, qu'ils le soient.

Et le *Louisianais* entend bien, croyez-le, persévérer dans ses pensées et ses sentiments. Il est trop vieux pour changer. Né carré, avons-nous dit, il ne peut mourir pointu.

Que si on lui faisait un crime d'avoir parfois donné quelques coups d'aile dans le domaine de la libre pensée, et d'avoir lu Rabelais, il répondrait naïvement que Rabelais est un écrivain admirable, que la pensée est libre, que la discussion est permise, que la liberté est bonne, que la raison doit être souveraine, et que les choses à condamner sont l'intolérance, l'hypocrisie, le mensonge et l'immoralité. Il est chrétien.

Certes, comme journal de parti, il n'a pas toujours été vierge de toute colère, de toute exagération et de toute passion. Il a même, nous l'avouons humblement, entre autres fautes commises, commis des fautes d'orthographe. Sa façon de ponctuer est loin d'être excellente. Le *Louisianais* ponctue d'une façon bien singulière, contrairement aux règles communément acceptées dans les colléges. Des professeurs de grec le lui ont dit en mauvais français. *Concedo.* Mais le *Louisianais* peut dire que la colère du partisan ne l'a jamais aveuglé jusqu'au mépris des grands principes de justice et d'humanité. Sa philosophie le tenait à égale distance des extrêmes. Sa démocratie étant une démocratie sans couleur, sans préjugés et sans priviléges, a fraternellement tendu la main à toutes les classes, à toutes les races et à tous les hommes. Il n'est ni riche ni pauvre, ni blanc ni noir, ni natif ni étranger. Il n'a point peur et horreur des vareuses et des mains calleuses. Ceux qui travaillent sont ceux qu'il honore. L'aristocratie, pour lui, est faite d'intelligence, de conscience et d'honneur, non de titres vains, de noms superbes et de richesses souvent mal acquises. Son travers et de mépriser les coquins.

Et le *Louisianais* est présentement le journal officiel de la paroisse St. Jacques.

Car les cinq législateurs de St. Jacques, et ses administrateurs, considérant qu'il leur fallait un organe pour promulguer leurs lois, que le *Louisianais* circulait un peu partout et dans toutes les classes, que le *Louisianais* publierait les faits, dires et geste du Jury de police sans écorcher les contribuables et sans émarger des millers de piastres au budget, comme au temps passé, lui ont très graciensement fait cadeau de leur prose de légiféreurs et d'administrateurs.

Grand merci, messieurs.

Mais si le *Louisianais* est devenu journal officiel de cette paroisse, croyez bien qu'il ne deviendra jamais officieux. Il se réserve le droit suprême de l'indépendance vis-à-vis des corporations, des confréries, des gouvernements et des Jurys de police. Il mange le pain des hommes libres, ou il ne mange pas.

Toutefois, messieurs du Jury de police, grand merci.

Car lorsque nous examinerons vos actes et contrôlerons votre conduite, s'il nous arrive de frapper fort et convenablement, l'on ne pourra pas dire que nous sommes guidés par l'intérêt personnel et que nous mettons un prix à notre silence ou à notre bienveillance.

Adonc, *Louisianais*, maintenant que tu as deux petites ailes, va où le vent te pousse, c'est-à-dire à l'oubli.

L'oubli, en ce cas, est le comptoir d'un cabaret, souvent pis.

PRINTEMPS.—Le *Meschacébé*, lui aussi, annonce l'arrivée de ses hirondelles, en retard de huit jours sur l'année dernière.

Vraiment oui, c'est le printemps.

Pas moyen d'en douter. Tout le dit, tout l'annonce, tout même le chante. Les pêchers et les pruniers, après avoir neigé leur poudre et leurs étoiles sur la terre, se couvrent de feuilles. Les saules sont verts, comme aussi les merisiers. L'herbe pousse, comme aussi le trèfle. Le lilas exfolie ses bourgeons, et la fleur montre sa tête. La grappe n'est pas loin. Les violettes, qui ne sont point bonapartistes en Amérique, embaument suavement. La vigne, la sainte vigne du bon [illegible] et des braves gens, pleure. Elle [illegible]rira.

Et le taon du printemps, [illegible]ble hermite pendant l'hiver, [illegible] la poussière de ses ailes brune[illegible] prend son vol effaré dans la lumiè[illegible]